

Bruno Vanden Broecke

# Acteur «Para» normal

Doux colosse, cet interlocuteur exquis est capable de terrifier une salle à lui tout seul dans «Para». Son interprétation d'un soldat belge dans une mission désastreuse en Somalie sidère tout le monde. Il le joue maintenant en français.

Par Cécile Berthaud

## LA FIGURE

Que pèse le talent? Les académistes peuvent ranger les diaboliques et leurs écrivains, nous, nous sommes à l'illuminisme. À la naissance. Et il s'en est fallu de peu pour que ces 48 kg de vie prématurée ne glissent vers les coulisses du monde. Mais «chance»? «force»? «expertise»? Bruno Vanden Broecke est parvenu nous, sur le devant de la scène belge. Acteur très connu en Flandre, surtout grâce à des séries télé conquises. Il s'est fait un nom en francophonie avec «Missions». Il a joué 63 fois en français (plus de 200 fois en néerlandais) et a été élu meilleur du théâtre. Un monologue écrit par David Van Reybroeck sous la forme d'une confidence d'un père missionnaire au Congo. «Ce texte est en moi, il est devenu une partie de moi. Je le joue depuis 11 ans, et je ne m'en lasse pas. Il ne bouge. Il évolue comme une bonne bouteille de vin. Les phrases de «Missions» entrent en résonance avec le cycle de la vie et avec ma propre vie. Durant ces 11 années, j'ai perdu mon père, j'ai eu mes enfants. À mes oreilles aussi il sonne autrement. Plaçant qu'il parle de l'engagement, qui n'est pas quelque chose qu'on doit faire une fois, mais plusieurs fois. Il faut reconstruire l'engagement. C'est l'une des phrases fortes de «Missions». Ce n'est pas seulement de donner promesses de telles phrases. C'est comme une confession catholique, nous lire et il devient un supplicium. L'homme est profondément aimable, intéressé et attentif à l'acteur. Il écoute sans écoloter. Enfin, mais pudique.

«Tu n'es pas capable de jouer comme il le fait si ce n'est pas souffert. Attention, ce n'est pas quelque'un de triste! Non, il n'a aucun talent pour la dépression. Mais on sent qu'il porte des chagrins.»

DAVID VAN REYBROECK, ACTEUR ET ÉCRIVAIN

Sur son enfance, il ne s'étend guère. Il a grandi près de Saint-Nicolas, courvé par des parents aimants. Un père qui enseignait la métaphysique en école technique, une mère qui était assistante sociale, l'élève fils unique et l'aîné d'une fratrie. Il a reçu beaucoup d'amour et beaucoup d'attention dans sa vie. On sait pourtant qu'il a vécu deux années sombres à l'école, victime d'humiliations de la part d'un professeur et de la démission de la part d'élèves. Il en a eu une culture pas la rancune. Ses blessures, il les a pensées, distillées mais pas mises de côté. Il vit avec. Il a une époque chose de très posée en lui. Une sérénité enracinée dans ses fragilités. «Bruno est très accessible, très simple, d'une grande générosité. Et en même temps, je reviens chez lui une certaine douceur, une place intérieure dont il parle très peu, claire. David Van Reybroeck, je le vois à travers son

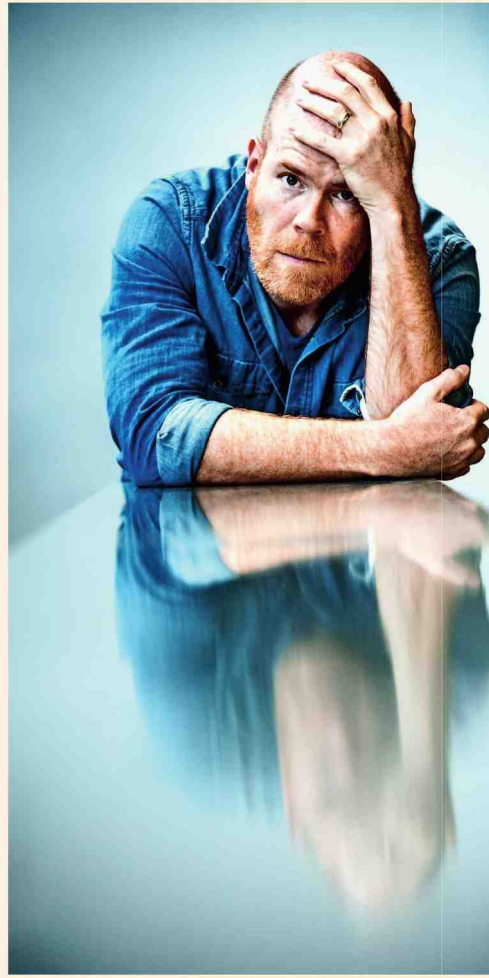
jeu: tu n'es pas capable de jouer comme il le fait, ça te va en soi souffert. Attention, ce n'est pas quelque'un de triste! Non, il n'a aucun talent pour la dépression. Mais on sent qu'il porte des chagrins.»

**Un jeu naturel**  
C'est d'ailleurs cette capacité à mêler puissance et tendresse qui avait tapé dans l'œil de David Van Reybroeck. L'écrivain et historien l'a vu dans «L'opéridé» (2002) et Bruno Vanden Broecke lui est apparu par fait, dans sa tonalité, ses volumes et ses silences, pour ce personnage de missionnaire sur lequel il était en train de travailler (en parallèle de son fameux «Congo»). «Depuis lors, je me suis rendu compte qu'il combinait beaucoup plus. Il a un naturel de jeu incroyable. Ce n'est pas un comédien, c'est un village. Il est capable d'interpréter de l'intérieur toute une série de personnages. Vingt-neuf de l'intérieur. C'est du De Vivo, un style de théâtre. Une tradition de jeu technique avec un très grand naturel. Beaucoup de gens ont l'impression d'être les murs sur le moment, expose David Van Reybroeck, dont le mot qui revient le plus souvent dans notre entretien sera «impressionnant». Forte impression, Bruno Vanden Broecke, 44 ans, l'a faite aussi sur le jury des Louis d'Or, les prix du théâtre aux Pays-Bas. Son jeu «impressionnant» naturel lui a valu, en septembre, le prix du meilleur rôle paripari masculin pour «Para», «l'ami». Bruno Vanden Broecke est un acteur qui se semble peu jouer: il est son personnage. Le pari Nico Staelens, Kiers et Melchior au début du spectacle, il nous dit: «Je suis le spectateur un collier et sans mentir, il tombe dans son orgueil pour finalement déboucher sur une profonde tristesse et une rage immense. Dans un monologue grandiose, qui transmet la histoire documentaire, Vanden Broecke donne la parole à l'empuisant pour bouger un moment. Chagrin des Belges», a commenté le jury qui n'avait plus rien en ce prix à lui belge depuis soixant ans.

**Les rapports humains avant tout**

«C'est mon tout premier prix, mais c'est directement le prix, soulet le principal concerné. C'est une reconnaissance énorme et j'en suis très content. Mais comme je l'ai dit dans mon discours quand on m'a remis le Louis d'Or: C'est assez contradictoire: on ne joue pas pour gagner un prix, ce n'est pas un match ou une course à lui. Il joue parce que cela le rend heureux et parce qu'il s'est fasciné par le lien qui se crée avec le public. Il n'a attrapé le prix de théâtre grâce à une pièce qui n'a pas été en seconde. Et là, j'ai senti les gens qui rient parce que j'avais dit quelque chose de tellement marrant. Depuis, c'est toujours un peu un miracle d'entrer dans une salle de théâtre où les gens qui sont là ont acheté un billet, ont vu pour leur vie. Tu rentres sur scène, ça commence et tout! C'est comme un concert, mais avec des mots. J'en sais chaque soir de donner quelque chose de moi au public, et de recevoir. Si quelque chose ne va pas dans le rapport artiste-public alors quelque chose n'a pas dans le résultat artistique, estime-t-il.

Une attention au public qui le rend très doux pour les monologues. Son tout premier rôle professionnel, début 90, c'était le rôle d'un monologue, dans «Win for



© DIETRIK TELLEMAN

«Je reviens encore ma mère à mon retour de l'audition pour entrer dans l'école de théâtre: quand elle a vu que je rayonnais, et donc que j'avais réussi, son visage s'est décomposé...»

BRUNO VANDEN BROECKE, ACTEUR

«C'est lui, ma mère là, dit-il de suite. Et on sent que c'est important pour lui. Non, plus qu'important, précieux: tout comme le fait qu'elle ait pu voir, avant qu'un cancer ne l'emporte à 18 ans, qu'il gagnait son pain avec le théâtre. Car ses parents n'ont pas été très satisfaits quand elle a vu que je rayonnais, et donc que j'avais réussi, son visage s'est décomposé... Il quittera l'école en cours de route, deux ans

plus tard, pour être auprès d'elle, assaillie par la maladie. Ce qui est loin de lui avoir manqué. Professeurs et comédiens connaissent la qualité de son jeu et en sont fiers. Mais pendant que l'on se rasait, sa saison suivante était complète. C'était à la vingtaine et cela ne s'est jamais arrêté. Et qu'en a pensé sa maman, finalement, de son fils sur scène? «Elle était fière. Très fière. Mais père aussi. Je pense qu'il a dû voir «Missions» huit fois. Et à la fin, il touche le coude de son voisin - qu'il se console absolument pas - et je suis sûr ses lèvres qu'il dit: C'est mon père.»

À ce point-là, Bruno Vanden Broecke a souvent le luxe de pouvoir choisir avec qui il va travailler. La sélection d'ailleurs ses projets non pas sur base du texte, mais des rencontres. «Ça part souvent de conversations et d'attentes. Mes expériences rappellent quand on choisit par intuition, on est bien plus heureux car on est intrinsèquement pas par le résultat, par l'arrivée, mais par le voyage. Reste qu'il est poursuivi par une malédiction des parents. Il n'a rien écrit, a généré une catastrophe. Pour la première de «Para», en néerlandais, j'ai eu deux fois de mémoire l'air qui a été centaine de pages de textes en mémoire et qui il peut ressortir quasi à la demande. Ses premières au théâtre ressemblent à la première entrée en scène dans la vieillesse ont été la catastrophe. Pour, finalement, dans un cas comme dans l'autre, être magistralement réposés.

## Le making of de «Para»

Préparé en secret, «Para» donne une voix à une voix menacée aux paramédicaux envoyés en mission.

«C'est un monologue. L'acteur, le metteur en scène et l'acteur tout prêt en secret. Après le succès de la longévité de «Missions» (jeu 200 fois et à l'heure), David Van Reybroeck, Bruno Vanden Broecke et Raven Buell voulaient travailler sciemment sur leur nouvelle collaboration, «Para». Sans pression, sans attentes, sans dérangeant. On a demandé au RVS de ne pas le mettre dans le programme. Sinon, cela allait être notre cristallin et notre liberté, explique David Van Reybroeck. Le théâtre contemporain a besoin de travailler en silence, sans les attentes d'un public. «Para» a été annoncé 42 semaines avant la première. C'était un risque pour le RVS car il n'avait que cinq semaines pour vendre les billets. Mais le pari a été gagné: il a fallu attendre deux dates. Il faut du silence pour créer. Il faut pouvoir se retirer. C'est important pour nous trois. Je ne pense pas qu'on aurait pu faire cette pièce sans cette opportunité. Il ne faut pas que l'écrivain soit une usine. C'est un processus. Il faut avoir la chance d'écrire. Bref dans ce l'échec est un signe de liberté.» Dans «Para», un paramédicaux belge raconte son vécu de la mission de pacification en Somalie en 1999-2000. «Bleste Hope», qui a fini en caserne, en tragédie. Si le sujet est lourd, les trois hommes, devenus amis, ont la collaboration joyeuse et harmonieuse. «C'est une joie immense de se mettre à table ensemble, on se donne beaucoup d'énergie, de jouer avec. Il y a quelque chose qui se passe, une magie, un plaisir de travailler ensemble. C'est un voyage à trois. On omelette, on profane, on boit, on revient sur nos pas. C'est un voyage très agréable», ajoute-t-il.

Pour écrire «Para», David Van Reybroeck a, comme à son habitude, élucidé les choses sur cette mission: les rapports des ONG, les correspondances de ceux qui ont vécu. Sept militaires au total, quatre soldats et trois haut gradés. «Moi, je suis en

les réactions du côté de l'armée, confie Bruno Vanden Broecke. Mais en fait, j'ai l'impression que les militaires sont très contents d'avoir reçu une voix nouvelle. Il y a une défiance, un manque de l'armée. Plus est entré les deux. Il agit surtout de donner la possibilité aux gens de comprendre un être humain. C'est très important et très noble. L'acteur n'a pas pour habitude de s'immerger dans le sujet pour préparer une pièce. J'ai toujours peur que rencontre les gens du terrain mène à mon imagination.» Malgré tout, David Van Reybroeck les a encouragés, lui et le metteur en scène, reconstruire un paramédicaux de cette mission. J'ai interviewé ces paramédicaux pour nourrir mon écriture. Mais j'ai beaucoup de la Brno et Raven ce qui m'a dit, ce n'est pas pareil. Mais vous ne glissez dans la situation. Tenir une arme en main, savoir les différences, avant de quoi on parle, c'est fondamental. On a eu un tour d'horizon impressionnant par un point en concert. Il nous a aussi montré avec quel type d'appareils il communique en 20-23. Cette immersion m'a permis de le faire. C'est clair, raconte l'écrivain. «C'est extraordinaire, abondante. Il faut le voir reconnaître la terre, avec la puissance, la coupe. Le lecture de courtes grilles auquel il connaît son omission de rendre préférable que se fenne lui corrigé et lui envoyé. Ça m'a vraiment inspiré.»

La création de «Para» s'est faite en cocon, dans des échanges permanents. Lors de l'écriture qui dure qu'on fait. Dans un climat de confiance et de sérénité. Bien que ce soit plus stressant pour Bruno Vanden Broecke qui le porte seul sur scène. Et qui a eu, à l'époque, fin 2001, que quatre semaines pour ingérer le texte. La pièce vient d'être créée en français. La première belge aura lieu à Charleroi. **C.B.**

